

*Anne-Sophie Brasme*  
Ce qu'on devient



Flammarion



Ce qu'on devient

DE LA MÊME AUTRICE

*Respire*, Fayard, 2001, 2014 ; Le Livre de Poche, 2002.

*Le Carnaval des monstres*, Fayard, 2005.

*Notre vie antérieure*, Fayard, 2014.

*Que rien ne tremble*, Fayard, 2021.

Anne-Sophie Brasme

# Ce qu'on devient

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2024.  
ISBN : 978-2-08-042766-3

Entre mes seize et mes dix-huit ans, juste avant la parution du *Premier Roman*, j'ai tenu un cahier.

Ce n'était pas vraiment un journal ni un cahier d'histoires comme ceux que je remplissais depuis le primaire. Cela ressemblait plutôt à une collection. Une superposition hétéroclite de fragments – citations, photos, collages, réflexions diverses – qui, mis bout à bout, constitue désormais une sorte de portrait cubiste de mon adolescence.

Pendant près de deux ans – mes années de première et terminale – j'y ai consigné :

— Des vers de Jim Harrison.

— Des cadavres exquis et autres expérimentations surréalistes, griffonnés avec Anouck pendant nos cours.

— Des dessins des avant-bras de Tom Gavanel.

— Des tickets de cinéma : *Requiem for A Dream*, *Matrix*, *American Pie*.

— Des coupures de magazines, essentiellement de pubs pour parfums que je trouvais sublimes.

## CE QU'ON DEVIENT

— Un mégot de cigarette fumée par Tom Gavanel.

— Des dizaines de citations.

— Des photos : Léa devant le billard du O'Carolan's Harp. Anouck, dos nu, devant son piano. Jamais moi.

— Deux ou trois projets de roman inaboutis.

— Des dessins du corps nu (supposé) de Tom Gavanel.

Mais avant tout cela, collée sur le revers cartonné de la couverture, une enveloppe blanche toute simple, avec écrit à l'encre turquoise :

*Ne pas ouvrir avant 2020.*

Metz, 26 août 2000

À celle que je suis devenue,  
À celle que je serai,

Si jamais tu retrouves par hasard cette lettre, merci d'être sympa avec moi. De ne pas trop juger l'ado qui t'écrit en ce moment même, et que tu avais peut-être oubliée depuis longtemps.

Je te vois déjà lever les yeux au ciel : « Une lettre à mon moi du futur, mais quel cliché ! »

Pardonne-moi. J'ai seize ans. À moi seule je suis un cliché. Je ne sais rien encore. Toi si. Les années entre nous t'ont sans doute débarrassée de mon ignorance et de mes maladresses. De mon acné aussi, j'espère. J'imagine que tu as fait des études ; que tu as passé des heures à lire des bouquins qui me sont pour l'instant parfaitement inaccessibles. J'imagine que la vie, aussi, t'a appris. Tu as dû voyager, déménager, parfois même galérer. Ta géographie est peuplée de territoires qui me sont encore inconnus, d'appartements, de rues, de cafés et de couloirs de métro, d'odeurs et de bruits dont le souvenir te rend déjà nostalgique – mais que moi, je ne connais pas encore. J'imagine que ton parcours est rempli de rencontres, de coups de foudre et de blessures ; que tu as ri, flirté, fait l'amour ; que tu as été séduite, oubliée, mais je l'espère

## CE QU'ON DEVIENT

surtout, follement aimée. À l'heure où je t'écris, quelque part dans le monde, ces personnes-là existent ; leur cœur bat déjà et elles dorment tranquillement, sans savoir que nos destins vont se croiser et qu'elles vont bousculer ma vie.

Vingt ans nous séparent toi et moi, et pourtant ces êtres et ces lieux vivent déjà par eux-mêmes. Ils sont là, silencieux. Ils m'attendent, et c'est un vertige pour moi de me dire que je suis ici : à la lisière de tout ce monde.

À toi que j'ai été, à toi que je serai, je voudrais te rappeler ce matin d'août où je t'écris. Il n'est même pas six heures, j'entends papa et maman qui chuchotent dans la cuisine sans savoir que je suis déjà réveillée. Ce matin, tout est suspendu, et le vertige s'enroule dans mon ventre. Dans une semaine, je rentre en première, mais ce n'est pas ça qui m'étourdit. Ce qui m'étourdit, c'est l'idée que dans quelques heures, nous serons arrivés à Paris ; que nous nous retrouverons tous les trois dans le bureau de l'éditeur qui nous a appelés il y a deux semaines ; et qu'avant la fin de la journée, j'aurai peut-être basculé de l'autre côté de ma vie.

Maman me dit de garder la tête froide ; qu'on verra bien si c'est sérieux ; que pour l'instant, je dois me concentrer sur le lycée. Papa, lui, c'est tout le contraire. Il rêve déjà d'articles, de dédicaces et de prix littéraires, et s'imagine à la rentrée, fanfaronnant devant ses collègues : « Ma fille publie son premier roman ! »

## CE QU'ON DEVIENT

Et entre eux deux, je reste là, flottante.

Parfois mon cœur s'emballe de ce rêve qui s'exauce, je voudrais le crier sur tous les toits, vous vous rendez compte, vous vous rendez compte ? Moi l'invisible, je vais devenir « quelqu'un ».

Et aussitôt, je le contiens, comme pour l'empêcher de battre trop fort. Redescends sur terre, ma vieille. Invisible tu étais, invisible tu resteras.

Mais toi qui me lis, tu sais déjà ce qui m'attend.

Ce serait trop beau, bien sûr, si tu pouvais me dévoiler la fin. Me raconter ta vie d'écrivaine accomplie. Tes journées rythmées par l'écriture et la vie, parfaitement équilibrées : d'un côté les manuscrits, les lectures, les longues heures de solitude – et de l'autre les enfants qui jouent, le mari aimant, les amis qui viennent dîner. Ce serait trop beau, si tu pouvais me montrer le visage de celui qui m'aimera. Si tu pouvais me dire ce qu'Anouck et Léa, elles aussi, sont devenues.

Mais peut-être – et c'est ce que je pressens déjà – que rien ne s'est passé comme je l'avais rêvé. L'ironie de cette lettre, je la connais, bien entendu : tu ne me révéleras rien. Tu resteras muette jusqu'à ce que je découvre l'histoire par moi-même.

Alors je vais rester là encore un peu, à la lisière, le vertige au creux du ventre. Dans

## CE QU'ON DEVIENT

quelques minutes, papa ouvrira la porte de ma chambre pour me dire que c'est l'heure de se préparer pour partir à la gare.

Et c'est là que l'histoire commencera.

Signé :

Sophie B, 16 ans.

Janvier 2022

À toi que j'ai été,  
Je ne t'ai pas oubliée.

C'est drôle comme, à seize ans, on imagine l'adulte qu'on sera. Un parfait inconnu, devant lequel on baisserait presque les yeux. Comme si les années à venir allaient former entre nous une barrière hermétique et opaque.

La vérité, c'est que je ne suis qu'un prolongement. Une suite de toi, un peu bancale, un peu froissée.

Je n'ai pas attendu 2020 pour ouvrir ta lettre. Quelques années plus tôt, la maison de nos parents a été vendue, et j'ai retrouvé mes vieux cahiers dans une caisse en plastique. Mon père avait tout rangé à mon départ, fier de conserver un tel trésor. Et de trésor, c'en était un, en effet : vestiges des strates qui avaient une à une sédimenté mon enfance, poèmes soigneusement rimés, contes illustrés retraçant mes lubies successives pour les princesses, les chevaux et les Aztèques, tentatives de romans américains sous forme de road-trip, scénarios de films apocalyptiques, BD et autres projets plus ou moins heureux.

Et puis, ce cahier, comme une archive, tenu à la fin de notre adolescence.

C'est mon dernier cahier. Quand le *Premier Roman* est sorti, je n'y ai plus retouché. Après cela, l'écriture, c'est devenu du sérieux. Une affaire d'adulte. Tu avais raison quand tu as écrit cette lettre : l'histoire ne faisait

que commencer. Tu étais à ses bords, devinant déjà ce qui allait te bousculer et t'emporter loin.

J'ai tardé à te répondre, par paresse ou par lâcheté – mais certainement pas par oubli. Je pense à toi, tous les jours. Parfois c'est comme si tu étais sous mes yeux. Ce n'est pas très difficile. Parmi la centaine de lycéens et lycéennes qui défilent devant moi, il y en a toujours une qui te ressemble. Celle qu'on ne voit pas tout de suite. Celle qui travaille bien mais qui ne lève jamais la main. Celle qui finit par venir me voir et par m'avouer qu'elle rêverait d'écrire des livres.

Tu vois, je suis devenue prof. Comme papa. Prof de français dans un lycée de l'Est mosellan. Je t'imaginais déjà plisser les yeux : « Prof, c'est tout ? » – et finalement, tu vois, c'est moi soudain qui crains que tu ne me juges.

Je te rassure : je ne suis pas aigrie. Pas encore en tout cas. L'usure me guette parfois, mais je reste solide et enthousiaste. Je les aime bien, mes élèves. J'aime les promesses qu'ils portent en eux. J'aime les laisser aux portes de leur vie d'adulte, pour mieux découvrir plus tard ce qu'ils sont devenus. Comme des personnages qu'on retrouve au détour d'une histoire.

Pourtant, il faut bien que je l'avoue : ce choix d'être enseignante, une partie de moi l'a fait par confort et sécurité. Parce que c'était un territoire connu, banalisé. Parce que je pouvais m'y réfugier, loin des flagorneries et des couteaux tirés du milieu littéraire. Parce que c'était un métier à ma hauteur. Tu ne le sais pas encore, au moment où tu t'apprêtes à prendre le train pour Paris

avec tes parents, et à franchir pour la première fois le seuil d'une maison d'édition – mais très vite tu la sentiras : cette impression d'être dans un monde trop grand pour toi ; un monde dont tu n'as pas les codes. À seize ans, me diras-tu, quoi de plus normal ? Sauf que – désolée de te l'apprendre – rien ne changera vraiment.

Il est coriace, ce sentiment de ne pas être légitime. De déranger. Ça porte même un nom aujourd'hui : le « syndrome de l'imposteur ». Une sorte d'humilité malade. L'angoisse de ne pas mériter son succès, d'être de trop. Incompétente.

L'imposture me colle à la peau. C'est à elle que je dois mes timides avancées dans l'écriture, malgré un début tonitruant. À elle que je dois mes relations toxiques, mon idolâtrie pour des êtres que je croyais supérieurs. Cette imposture, c'est cette voix encore qui me murmure en ce moment même : « Mais pour qui tu te prends ? Qui es-tu pour raconter ta vie ? » Même à trente-huit ans, je ne peux m'empêcher de lui donner raison.

Tu me rêvais pleine d'assurance et de certitudes. Finalement, tu vois à quel point je te ressemble. Malgré tout ce qui nous sépare, tu continues de vivre encore, toi, l'adolescente naïve et pas très jolie, ébahie de t'entendre dire que tu avais du talent.

C'est peut-être pour cela que je te répons. Te retrouver, pour mieux pardonner mes maladresses et mes lâchetés.

Te retrouver, aussi, pour te quitter. Et grandir, enfin.

## CE QU'ON DEVIENT

À toi que j'ai été, j'aimerais te raconter ce qui t'attend. Les lieux que tu habiteras et qui m'habitent encore – l'appartement d'Éliane rue Joseph-Bara, le trois pièces à Metz rue Taison, et puis la petite maison aux volets bleus devant le champ de colza. J'aimerais te raconter les coups de foudre, les ruptures et les amitiés furieuses, tous les hommes qui te séduiront, te piétineront, et parfois, aussi, t'aimeront follement. J'aimerais te dire le visage de tes filles, la courbure de leur nez, leur cuir chevelu qui sent la clémentine, leur cœur qui frémit comme une petite bête quand elles se loveront contre toi. J'aimerais te dire, mais c'est comme un tourbillon, Tom Gavanel, Paris, Rose, l'agrégé de lettres, la salle 240 du lycée Chagall, la rencontre avec Romain, les attentats, les naissances de tes filles, le Covid, le burn-out, la guérison.

J'aimerais te dire, mais pardonne-moi d'avance si ce n'est pas ce que tu attendais.

La célébrité, tu la toucheras du doigt, mais elle sera bien fugace.

Tu auras des enfants, un mari aimant, mais cela ne suffira pas toujours à faire de toi une femme accomplie.

Pendant des années, tu perdras la trace de Léa.

Quant à Anouck, elle t'oubliera.

Mais de tout cela, tu finiras par te relever.

À toi que j'ai été – même si je connais moi aussi l'ironie de cette réponse, puisque tu ne la liras jamais – je te dois bien cela. La suite de l'histoire.

Alors, la voilà.

Première partie

CE QUI S'ACHÈVE

*1999 - 2001*

« En fait, si j'avais été beau,  
je ne serais jamais devenu écrivain. »

Amélie NOTHOMB, *Hygiène de l'assassin*



## 1.

Le jour se lève. Anouck et toi vous êtes emmitouffés sous une couverture dans la véranda des parents de Léa. Vos têtes résonnent encore des pulsations de la nuit passée. Vous avez trop bu, trop fumé, trop veillé. Vous pourriez, comme les autres invités, vous décider enfin à rejoindre l'un des couchages improvisés dans les chambres ou le salon. Mais vous résistez. Quelque chose vous retient encore là, dans la pâleur de l'aube – comme pour repousser la nuit jusqu'à sa dernière limite.

Vingt ans après, c'est cette image que je retiens. Celle peut-être où tout commence.

On est au début du mois de juillet 2001. L'année de première L est derrière vous. Les notes du bac de français sont tombées le jour même : pour toi 14 à l'oral et 16 à l'écrit ; 20 partout pour Anouck. Vous l'avez bien méritée, cette teuf. Votre première vraie teuf d'adolescence. Les Colleoni sont partis pour le week-end, la maison est à vous. Léa a fait venir la moitié du lycée, et bien sûr toute la bande du

Carolan's. Tom parmi eux, et tu le savais. Pour l'occasion, tu as essayé de te faire jolie. Tu portes un jean taille basse évasé en bas et un tee-shirt rouge moulant sur lequel une ligne pailletée se croise en forme de cœur. Tu as maquillé tes yeux de khôl noir et de poudre argentée. Tu as dissimulé autant que possible les blessures d'acné de ton visage sous une couche de fond de teint. Mais sans surprise, ce n'est pas toi qu'il a regardée.

Tu espérais au fond que ce soir quelque chose changerait quand tu annoncerais la nouvelle, enfin, après dix mois de secret bien gardé (seules Léa et Anouck étaient au courant) : la publication de ton roman à la rentrée prochaine. Il y a eu, bien sûr, quelques réactions théâtrales, « Non c'est pas vrai tu délires », des bravos, des bises de félicitations. Les sourcils de Tom se sont même haussés d'étonnement, il a dit quelque chose comme « Ah ouais, trop classe ! » – et puis c'est retombé. Après tout, chacun ici a déjà quelque chose à fêter : un exam, une mention, l'été qui ouvre ses promesses. Et ton succès se noie au milieu de ceux des autres.

Tu passes les premières heures de la soirée en retrait. Anouck est partie de son côté pour parler projets d'orientation avec un groupe de terminales. Tu restes assise sur un pouf du salon de jardin, au milieu des odeurs de barbecue, avec ton assiette en carton sur les genoux. Tu regardes Tom regarder Léa. Ça fait un petit moment déjà qu'il lui tourne autour. Tu sais que par loyauté pour toi, elle ne cédera pas,

mais ça te tord quand même à l'intérieur. Tu te dis que ça ne durera qu'un temps. Qu'un jour ou l'autre, leur attirance sera plus forte que ses égards. Et plus tu les imagines tous les deux, plus ça te saute aux yeux : la parfaite adéquation de leur beauté. L'évidence avec laquelle leurs corps pourraient se rencontrer.

Léa, c'est ton amie de toujours. Ta sœur. Pas une année depuis la petite école sans que vous soyez assises l'une à côté de l'autre, ton carré brun à côté de sa queue-de-cheval châtain clair. Et pourtant parfois c'est comme si ça te crevait, cette injustice. Elle est belle et toi non. Lumineuse et toi non. Tout en elle est lisse, facile. On l'aime d'emblée, Léa, et cette évidence te vrille. Même vingt plus tard, quand je t'écris, alors que tout s'est aplani, que mes complexes me laissent enfin un peu en paix, je me souviens encore de cette rage. D'une violence que ne peut atténuer la moindre excuse de lubie adolescente.

Ce soir, donc, tu regardes Tom regarder Léa. Pourtant, tu le sais, qu'il se lassera vite d'elle. Que tu as tellement plus de choses à partager avec lui. Tu l'as su tout de suite, dès que tu l'as rencontré un jour d'hiver au Carolan's, alors qu'il tenait un appareil photo argentique entre ses mains et que ses potes le chambraient en l'appelant « l'artiste ». Tu t'es souvent dit que, s'il découvrait un jour ta sensibilité, s'il découvrait vraiment qui tu es, quelque chose pourrait se produire. Parfois même tu y as cru – t'imaginant que son indifférence faisait partie de son plan,

qu'il t'ignorait pour mieux te rendre dingue et qu'un jour, enfin, il te ferait la grâce de t'aimer au grand jour.

Mais cette fois, tu n'y crois plus. C'est fini. À la rentrée, Tom sera parti à Nancy pour faire les Beaux-Arts, et le peu que tu représentes pour lui sera complètement réduit à néant.

De dépit, tu t'enfiles tes premiers shots de tequila. Au début, la sensation t'est électrique, presque douloureuse. C'est salé, acide, ça brûle la langue et la gorge – et soudain tu te réveilles. Toi l'austère, l'invisible, te voilà ivre pour de vrai. La première fois de ta vie. Tu te laisses glisser sur cette pente exquise. Tu ondoies. Tu t'étonnes de cette réalité soudain mouvante, sur laquelle plus rien n'a de prise. Tu oublies que tu es laide. Tu oublies que tu es faible. Pour peu tu te sentirais presque forte, prête à tout risquer. Ce soir, tu n'as plus rien à perdre.

Comment te retrouves-tu face à Tom dans la salle de bains à deux heures du mat ? Je n'en ai plus aucune idée aujourd'hui, mais je te revois là, assise sur le rebord de la baignoire en faïence bleu nuit, rencognée et misérable. Lui est debout, adossé au lavabo. Tu n'oses pas lever tes yeux vers lui, tu vois juste ses jambes croisées, ses jambes un peu velues et déjà hâlées entre les Vans et le bermuda en jean délavé. Tu vois le haut de ses mains plongées dans ses poches, ses avant-bras, et tu te souviens que c'est la première chose que tu as remarquée de lui quand tu l'as rencontré au Carolan's il y a sept mois. La

peau nue sous les manches retroussées. Ce n'est peut-être d'ailleurs rien que pour ça que tu l'as aimé, stupide que tu es. Pour ses avant-bras. Peut-être rien que pour eux que tu t'abaises aujourd'hui, à quémander un dernier signe d'attention.

Jamais tu n'as été si proche de lui qu'en cet instant. Un tête-à-tête avec Tom Gavanel, tu te dis que ça vaut bien ça : quelques minutes de honte et un cœur arraché comme un pansement qu'on a trop longtemps gardé. J'ai depuis longtemps oublié tes mots. Quelque chose qui devait ressembler à : « Il faut que je te dise. Ça fait plus d'un an que. » Ses mots à lui aussi je les ai perdus. « Désolé mais je ne. Vraiment, je ne sais pas quoi. »

Les mots je les ai oubliés, mais pas le poids du silence qui a suivi, les bruits de la fête tambourinant derrière la porte, et son impatience presque palpable à te laisser là, à rejoindre les autres, à profiter encore de la nuit. Oui, je me souviens très bien de ces secondes en suspension, son embarras poli face à la petite chose ramassée que tu étais. Alors je ne sais pas ce qui s'est passé, d'où tu as sorti le cran au fond de toi, mais à la seconde même où il a touché la poignée de la porte, tu t'es levée, tu t'es mise face à lui, et tu as posé ta main tremblante entre ses jambes.

« Je peux ? »

Il se tortille, émet un petit rire gêné. C'est la première fois que tu fais cela, tu n'as qu'une vague idée de ce qu'il faut faire, une vague idée même de ce à quoi ça ressemble à l'intérieur – mais quelques

secondes à peine suffisent pour que tu sentes un durcissement sous l'épaisseur du jean. Alors tu continues. Tu ouvres les boutons. Passes ta main sous l'élastique du caleçon. Tâtes une surface douce mais néanmoins solide, dont l'anatomie t'est étrangère. Tu y es. Tu n'oses pas regarder Tom. Encore moins l'embrasser. Tu as enfoui ton nez entre le cou et le sternum, pour te cacher mais aussi pour respirer son odeur de garçon, juste là, salée, piquante, comme la tequila, et que tu te retiens de goûter parce que tu sais que cet espace te reste malgré tout interdit. Tu te concentres sur la mécanique de ta main. Tu te sens malhabile, imprécise, mais le gonflement de la chose entre tes doigts et le souffle de Tom te laissent croire que ça fonctionne. Tu ne sais pas vraiment si c'est un don que tu lui fais, ou si c'est l'inverse, un privilège qu'il t'accorde. Dans ta tête tu te dis « je suis en train de branler Tom », ébahie de ta propre audace, ta main posée sur son sexe. Je suis en train de branler Tom, tu te répètes ces mots, et ça te paraît incroyablement beau, puissant, merveilleux – et en même temps, il faut bien le dire, inintéressant. Au bout d'un temps qui te paraît interminable – toi qui croyais, selon les frères d'Anouck, que ça ne prenait pas plus de quelques secondes – quelque chose s'accélère enfin, tressaille, ralentit et trempe ta main engourdie.

C'est fini.

Tom te tend du papier toilette. Tu t'essuies la main, il s'essuie le gland. Tu aperçois furtivement

l'organe rose, légèrement boursoufflé, que tu viens de manipuler. Tu ne sais pas si tu dois te sentir puissante ou misérable. Si tu as honte pour lui, ou pour toi.

Il tourne sa tête vers toi. Il te sourit gentiment. Il te dit : « Bon ben... merci. » Puis il s'en va.

Tu restes là quelques minutes encore. Tu te sens idiot. Vaguement dégueulasse. Des mois d'idolâtrie, de passion pieuse – et voilà qu'une branlette de cinq minutes vient de tout souffler.

Tu renifles tes larmes. Tu décides de rentrer. Tu as vécu tout ce que tu avais à vivre ce soir. Ta maison est à deux ou trois kilomètres ; tu marcheras dans la nuit, tant pis pour les risques encourus, les voitures louches qui pourraient s'arrêter, tant pis si tu disparaîs – au moins Tom se souviendra vraiment de toi, la fille qui l'a branlé dans la salle de bains et puis dont on a perdu la trace. Mais alors que tu descends les escaliers, tête baissée comme une voleuse, tu croises soudain Anouck – et comme toujours lorsque tu la vois, quelque chose en toi bondit.

Même en cet instant, une joie.

Nul besoin de te jeter dans ses bras avec pathos. Elle voit ta tronche et elle comprend. « OK, viens par là. » Elle te prend la main, vous vous faufilez dans l'agglomérat de corps et de têtes qui remplissent le salon, et vous allez vous réfugier dans la véranda qui donne sur le jardin des Colleoni. Vous vous affalez sur la causeuse en rotin où somnole un chat poussiéreux. Le tumulte de la fête est loin de vous, comme en sourdine. Vous allumez une cigarette dans

la pénombre, et le temps de la fumer, lentement, ta tête sur ses genoux, tu sens déjà que tu reviens à toi.

Anouck, c'est comme ta maison. Avec elle, tu es pleinement *toi*. Pas de rivalité autour des garçons. Pas de rappel ténu de ton infériorité. Juste l'évidence de vos folies, de vos frissons, de vos cœurs qui pulsent ensemble.

— J'ai branlé Tom Gavanel. Juste après lui avoir déclaré ma flamme et m'être pris le râteau du siècle. Il m'a dit merci et ensuite il est parti. Bref, je suis une merde.

— Eh non mais attends, c'est génial ! lance Anouck dans un éclat de rire. Te voilà enfin libérée de ce type ! Tu devrais te réjouir. Parce que maintenant, tu vas pouvoir te consacrer à la seule personne qui compte vraiment : toi-même.

Incroyable Anouck.

Souvent tu t'es demandé comment elle pouvait vivre sans jamais tomber amoureuse, sans même désirer qui que ce soit. Elle te l'a toujours dit : « Ça ne m'intéresse pas. C'est comme un désert, là. » À dix-sept ans, alors que ton corps et ta tête sont sans arrêt boursoufflés par l'idée du sexe, alors que tu n'envies pas ta vie sans une moitié qui te compléterait parfaitement, tu as du mal à croire à un tel détachement. Tu soupçonnes Anouck d'être trop fermée, trop pudique ou, pire, de faire un « blocage ». Tu plains de ne pas connaître cette torsion intérieure. Tu espères qu'un jour, à son tour, elle s'ouvrira enfin

— persuadée que le bonheur ne peut être atteint que dans l'amour et la jouissance.

Mais quand je repense à ces mots ce soir-là, c'est leur lucidité qui maintenant me frappe. Anouck te rappelle ta liberté. Débarrassée de Tom, tu as un autre territoire à conquérir. Mais toi, il te faudra des années pour le comprendre.

— Tu sais quoi ? Moi aussi, elle m'emmerde cette soirée, souffle Anouck.

Et elle te raconte son ennui devant des prétendus élèves brillants qui viennent de décrocher leur bac et font les fiers parce qu'ils sont pris l'an prochain à la prépa du lycée.

— Ils se la racontent. Mais tout ce qui sort de leur bouche est d'une vacuité sans nom.

Le conformisme, voilà ce qu'Anouck déteste par-dessus tout. Ce soir, elle arbore fièrement un tee-shirt blanc sur lequel elle a écrit au marqueur noir : *L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant*. Elle en a plusieurs des comme ça, avec des citations de René Char qui laissent perplexes la plupart de nos camarades. C'est elle qui t'a fait découvrir sa poésie. Elle aussi qui t'a initiée aux concertos de Rachmaninov, à la beauté de Jim Harrison et aux imitations de Chewbacca. Elle qui t'a fait vivre ta première nuit blanche, à vous regarder tous les films de Kusturica jusqu'à vous faire comprendre le serbe. Elle qui t'a fait vibrer, mûrir et te sentir vivante pour la première fois depuis l'enfance.

## CE QU'ON DEVIENT

Cette soirée, vous la passez finalement toutes les deux, loin des autres ; loin de ces voix gutturales qui résonnent par-dessus la musique d'Avril Lavigne et de Sum 41 ; loin de Tom et de ce monde qui bat sans vous.

Vous le saviez déjà au fond de vous, mais ce soir, pour la première fois, vous vous le formulez : plus qu'une année à tirer ici, et ensuite vous partirez. Vous méritez mille fois mieux que ça. Mille fois mieux qu'une passion sans retour. Mille fois mieux qu'une petite prépa dans un lycée de province. Vous avez traversé votre adolescence en espérant qu'on vous regarde, qu'on vous aime et qu'on vous sauve. Vous étiez les filles à part. Les thons. Les cabossées. Mais bientôt la vie vous attend. Toi avec ton roman bientôt publié ; elle avec ses résultats qui l'amèneront à faire de brillantes études. C'est décidé : après le bac, l'an prochain, vous quitterez Metz et vous irez à Paris. Là-bas, vous rencontrerez des gens comme vous. Des gens qui frissonnent en écoutant un opéra. Des gens qui ont mal au ventre en lisant des poèmes. Des gens qui pensent, qui voient au-delà, des gens qui s'accomplissent. C'est avec eux que vous serez à votre place. Là où l'on saura reconnaître votre valeur.

Vous vous en faites la promesse ce soir-là : le meilleur est à venir. Votre vie sera lumineuse. Elle battra plus fort que celle des autres. Elle vous vengera.

Tu ne le sais pas encore, au moment où la nuit blanchit derrière les vitres de la véranda et

## CE QUI S'ACHÈVE

qu'Anouck et toi vous persuadez, du haut de vos dix-sept ans, d'entrevoir parfaitement le sens de votre existence – tu ne le sais pas encore, mais c'était cela, précisément, le meilleur.

Rien de ce qui suivra – le poids de ton livre tenu pour la première fois entre tes mains ; les dédicaces, les interviews, les nuits d'hôtel ; tous tes rêves exaucés trop facilement, pendant qu'Anouck et Léa resteront là, loin de toi et de ce qui t'emporte – rien n'aura la saveur de cette promesse.

Tu ne le sais pas encore. Tu crois que tout commence ici. Mais c'est là, déjà, que tout s'achève.